



« In spite of wishing and wanting » : des hommes qui rêvent, dansent, s'affrontent, s'unissent et tournoient comme des chevaux fous sur un plateau nu. Photo Bruno Vandermeulen.

Quand déboulent les chevaux fous de l'enfance

Belle coïncidence. Tandis que Charleroi/Danses hérite d'anciennes écuries, Wim Vandekeybus, lui-même à la recherche d'une nouvelle résidence bruxelloise, lâche sur la scène du KVS les chevaux fous de son imaginaire (proches d'un des personnages de la séquence d'ouverture du « Muybridge »).

Étrange coïncidence que ces images de corps qui cherchent à se libérer d'un mors encombrant (Vandekeybus), de stéréotypes contraignants (« Muybridge ») ou d'un harnais (on reste dans la métaphore hippique) qui marque leurs limites autant que leurs possibilités (Nicole Mossoux).

Dans une époque où des liens invisibles nous empêchent trop souvent de vivre nos rêves, « In spite of wishing and wanting », de Wim Vandekeybus, est une histoire de désir et de volonté, de rêve et de sommeil agité. Travaillant uniquement avec des interprètes masculins, le chorégraphe y révèle une douceur inattendue à côté de ces moments d'énergie pure qui sont son image de marque.

Deux hommes racontent des histoires de chevaux tandis que les danseurs arpentent le plateau en trottant, la bouche étirée par le mors de leur col de chemise. On court, on saute, on

caracole comme dans une cour de récréation. Et on plie devant l'homme à la cravache chargé du dressage. Soudain, celui-ci s'avance vers le public, agressif : *Tu crois que je suis seulement ça? Tu crois que je suis seulement le bourreau!?* Et le voilà qui nous raconte ses rêves d'enfance à lui : être une éponge, un oiseau, une vache, une panthère... Il s'enflamme, s'enthousiasme, rêve les yeux ouverts jusqu'au moment où un autre homme l'interpelle : *Ça aussi, moi je veux!*

A qui appartiennent les rêves? Sommes-nous les seuls à rêver? Nos rêves sont-ils aussi personnels et originaux que nous aimons le penser? En tout cas, l'homme à la cravache tient à ses désirs impossibles. Ils lui appartiennent, et personne ne peut les lui prendre.

Et cet homme nu, sauvage, qui court sur le plateau? Que voit-il qui le pousse à se rouler ainsi par terre, à hurler, à se cacher sous le tapis? Petit à petit viendra l'apaisement et une séquence magnifique, d'une grâce infinie où les hommes de Vandekeybus se figent en des poses de sommeil vertical puis glissent sur le plateau, tournoient avec légèreté.

D'autres moments comme celui-là,

« In spite... » n'en manque pas : on pense à ces danses en duo où chacun retrouve son partenaire grâce à une moitié d'orange, à ces affrontements furieux composés de trios époustouffants, à une pluie de plumes blanches couvrant les jeunes gens endormis et à cette scène époustouffante, proche de la fin, où ils semblent jaillir du sol comme pour s'envoler dans les airs.

Il faut aussi citer le film en deux parties, basé sur une nouvelle de Cortazar et mettant en scène un vendeur de cris fascinant. Et la musique de David Byrne, tout en finesse, donnant à l'ensemble un ton différent des précédentes créations du chorégraphe. D'une grande beauté, « In spite of wishing and wanting » a les couleurs de l'enfance jamais oubliée avec ses rêves impossibles, ses envies de liberté, ses pièges cachés au fond d'un oreiller, ses éclats de rire, ses moments de complicité, sa violence qui explose sans crier gare. Et cette envie de ruer dans les brancards que Vandekeybus, dernier cheval fou piaffant en fond de scène, n'est pas prêt d'abandonner.

J.-M. W.

« In spite of wishing and wanting », au KVS, jusqu'au 28 mars, 02-217.69.37.